|  |
| --- |
| Adina BALINT  Professeure agrégée à l’Université de Winnipeg, au Canada. Ses recherches portent sur les littératures française et francophone du Canada  (2021)  “Transmission culturelle intergénérationnelle et transculturalisme chez Marie-Célie Agnant.”  Collection “Études haïtiennes”  **LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES** CHICOUTIMI, QUÉBEC <http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation  
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: [classiques.sc.soc@gmail.com](mailto:classiques.sc.soc@gmail.com)

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte :

Adina BALINT

“***Transmission culturelle intergénérationnelle et transculturalisme chez Marie-Célie Agnant***.”

In ouvrage sous la direction de Zilà Bernd, Bernard Andrès et Vinesh Y. Hookoomsing, ***D’Haïti aux trois Amériques. Hommage à Maximilien LAROCHE***, pp. 169-184. In section “Études, Transculturalisme aux Amériques.” Québec : Groupe de recherche sur les littératures de la Caraïbe (GRELCA), 2021, 330 pp. Collection : “Essais”, no 22.

La direction du GRELCA nous a accordé le 12 janvier 2022 son autorisation de diffuser en libre accès à tous ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.

 Courriels : GRELCA: [grelca@sympatico.ca](mailto:grelca@sympatico.ca)

Zilá BERND: [Zila.bernd@unilasalle.edu.br](mailto:Zila.bernd@unilasalle.edu.br),

Bernard Andrès: [andres.bernard@uqam.ca](mailto:andres.bernard@uqam.ca),

Vinesh Y. Hookoomsing : [vinesh.hookoomsing@gmail.com](mailto:vinesh.hookoomsing@gmail.com).

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

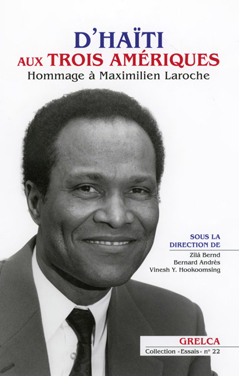
Édition numérique réalisée le 24 janvier 2022 à Chicoutimi, Québec.



Adina BALINT

Professeure agrégée à l’Université de Winnipeg, au Canada.  
Ses recherches portent sur les littératures française et francophone du Canada

“Transmission culturelle intergénérationnelle  
et transculturalisme chez Marie-Célie Agnant.”



In ouvrage sous la direction de Zilà Bernd, Bernard Andrès et Vinesh Y. Hookoomsing, ***D’Haïti aux trois Amériques. Hommage à Maximilien LAROCHE***, pp. 169-184. In section “Études, Transculturalisme aux Amériques.” Québec : Groupe de recherche sur les littératures de la Caraïbe (GRELCA), 2021, 330 pp. Collection : “Essais”, no 22.

|  |
| --- |
| Un grand merci à Madame Xin DU, bénévole des Classiques des sciences sociales, épouse de feu Maximilien Laroche, pour nous avoir révisé entièrement le texte numérique de ce livre afin que nous puissions en produire une édition numérique en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.  jean-marie tremblay, C.Q.,  sociologue, fondateur  Les Classiques des sciences sociales,  Le 24 janvier 2022. |

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[169]

D’Haïti aux trois Amériques.  
Hommage à Maximilien Laroche

**ÉTUDES :**TRANSCULTURALISME AUX AMÉRIQUES

1

“Transmission culturelle  
intergénérationnelle  
et transculturalisme  
cez Marie-Célie Agnant.”

Adina BALINT

Littérature et transculturalisme

Les sociétés contemporaines se caractérisent de plus en plus par leur caractère hybride, rhizomatique et complexe. Ce développement est le résultat du mouvement massif des populations, non seulement pour le travail, les études ou le loisir, mais aussi pour échapper aux conflits, à la guerre, aux conditions de vie précaire et aux catastrophes naturelles. Dans ce contexte, Thomas Nail postule que « le XXIe siècle sera le siècle du migrant » (p. 1). En effet, le mouvement des populations de ces derniers quarante ans s’est accompagné d’un renouvellement épistémologique et de transmission des savoirs dans les sciences sociales et dans les humanités, suscitant des approches plus inclusives qui placent les phénomènes étudiés dans des contextes plus larges et se substituent au nationalisme méthodologique sur lequel était fondée l’analyse des sociétés encadrée par la référence à l’État-nation.

Ainsi, les chercheurs en études transnationales tentent de s’éloigner du modèle linéaire de la migration en analysant l’ensemble des activités quotidiennes qui donnent naissance à des relations sociales, économiques, politiques et esthétiques entre le pays d’origine et le ou les pays d’adoption (Basch, Glick-Schiller and Szanton-Blanc, p. 6). Ils explorent la manière dont l’appartenance « à une collectivité qui s’est constituée à travers l’espace contourne les identités émanant de localités fixes et délimitées » (Levitt et Waters, p. 7). Pour sa part, [170] Maximilien Laroche, en évoquant la notion de transculturation (Ortiz), souligne que « les coûts et bénéfices de l’immigration, pour être plus identifiables, ne sont finalement évaluables qu’en termes de transculturation, c’est-à-dire dans la perspective qui fait toujours de la présence de l’étranger un facteur de changement pour tout le monde » (« Du bon usage des écrivains… », p. 22). Puisant ses origines dans les sciences sociales, le concept de transnationalisme s’utilise désormais également dans les études littéraires. Arjun Appadurai dans *Modernity at Large* (traduit en français sous le titre *Après le colonialisme*, 2001) soutient une idée intéressante, celle que la mobilité des peuples a une influence sur le travail de l’imagination :

Les gens ordinaires ont entrepris de déployer la force de leur imagination dans leurs pratiques quotidiennes. […] Il n’y a jamais eu autant de gens, par le passé, capables d’envisager comme une chose allant de soi le fait qu’eux-mêmes ou leurs enfants seront sans doute conduits à vivre et à travailler ailleurs que sur leur lieu de naissance […]. Ces peuples doivent inventer de nouveaux modes de vie adaptés à leur exil. (p. 31-32)

Selon Appadurai, l’imagination « nous projette dans l’avenir : elle nous prépare à nous exprimer, dans le domaine esthétique et dans d’autres domaines. » (p. 34)

La littérature, domaine esthétique premier, est portée par l’imagination qui ne se limite pas aux frontières territoriales. À partir de son rapport référentiel à un espace ou une époque, elle pose des questions essentielles sur des notions complexes, telles la culture, la mémoire, le chez-soi, l’aliénation, l’intégration, la nostalgie ou le quotidien (Quayson et Daswani, p. 3). Le fait de vivre dans plus d’un pays, de rejoindre un ailleurs et d’élargir leur imaginaire représente une possibilité ou une nécessité pour nombre d’écrivaines et écrivains dont l’œuvre et le parcours de vie sont souvent empreints d’une dimension transnationale et transculturelle. Il convient de rappeler que l’évolution ontologique de la modernité a engendré, de concert avec la mobilité, un renouvellement épistémologique, mais aussi esthétique, tel que le souligne le sociologue du *mobility turn*, John Urry. Les études littéraires font écho à cette esthétique de la mobilité décrite par Appadurai et Urry, en mettant en question la catégorie établie (fixe et stable) d’une littérature nationale qui dicte l’appartenance à un champ [171] symbolique ou l’exclusion de celui-ci.

L’écrivaine Marie-Célie Agnant

Le présent article propose d’explorer le paradigme transnational et la transmission de la mémoire dans le roman *Le Livre d’Emma* [[1]](#footnote-1) de Marie-Célie Agnant, écrivaine migrante haïtienne, québécoise et canadienne. Née à Port-au-Prince en 1953, elle fuit avec sa famille la répression sous François Duvalier et arrive au Québec en 1970. Dans une entrevue, elle précise : « [J]e m’étais jurée que tant et aussi longtemps que le gouvernement des Duvalier serait en place, je ne rentrerais pas » (Boucher, p. 215). Quand elle se rend en Haïti dans les années 1990, elle vit un véritable choc qui la conduit à abandonner l’idée d’un retour à sa terre natale. À la suite du coup d’État de 1991, Agnant déclare définitivement Montréal son nouveau chez-soi (Spear, s. p.). Elle avoue à Colette Boucher : « Pendant des années, de par mes choix, j’avais l’impression de ne rester foncièrement qu’haïtienne. Tout à coup, j’ai vu que cet héritage québécois m’appartenait : trente-quatre années. J’ai vécu pratiquement toute ma vie ici » (p. 216).

Comme d’autres écrivains et écrivaines des Caraïbes, tels Alejo Carpentier, Maryse Condé, Yannick Lahens ou encore, dans un autre contexte, Gérard Étienne, Émile Ollivier et Dany Laferrière, Marie-Célie Agnant, par son imagination et sa parole, nous livre un espace-temps qui permet de penser à travers les frontières, dans un continuum entre ici et là-bas. Rappelons que le terme « transnational » ne se définit pas exclusivement en opposition au terme « national », mais signifie la flexibilité et l’extension de ce dernier. Maximilien Laroche souligne avec justesse cette symbiose d’imaginaires et d’espaces-temps qu’il met sous le signe du « comparatisme » :

Un écrivain venu de loin est forcément un « compareur » qui nous incite à en devenir un nous aussi puisqu’il fait le pont entre ici et là-bas, entre autrefois et aujourd’hui. Les personnages qu’il nous présente nous forcent à les rapporter à [172] ceux qui nous sont familiers, à l’image que nous projetons dans les figures de nos désirs que nous voyons désormais mis en parallèle avec d’autres désirs, d’autres images. (« Du bon usage des écrivains… », p. 22)

Agnant a publié quatre romans au Québec, des recueils de poésie et de nouvelles et des livres pour la jeunesse. Elle donne voix et corps à des personnages aux identités plurielles, portant l’empreinte de plusieurs cultures et temporalités, aux exilés et à la nostalgie du retour. Affirmant son féminisme, Agnant parle, à travers ses livres, d’esclavage, de domination d’êtres humains par d’autres et de la situation des femmes haïtiennes, qu’elles soient restées au pays ou qu’elles appartiennent à la diaspora. Il y a un sédiment référentiel important dans son œuvre, car son expérience d’immigrante ainsi que ses activités d’interprète et de consultante auprès de la communauté haïtienne et latino-américaine du Québec lui servent de source d’inspiration (Boucher, p. 200).

*La Dot de Sara* (1995)*,* son premier roman, a été écrit à partir de récits de femmes québécoises d’origine haïtienne. Ces récits de grand-mères haïtiennes avaient d’abord été recueillis au cours d’un projet de recherche sociologique sur la situation des personnes âgées à Montréal. Ils ont ensuite été repris par l’écrivaine qui, ayant recours à sa mémoire et à ses expériences, les a utilisés comme fondement pour son roman à portée transculturelle. Le deuxième roman, *Le Livre d’Emma* (2001)*,* met en scène une interprète du créole vers le français qui n’est plus capable de garder la distance vis-à-vis de son « sujet » et finit par censurer sa traduction. Son dernier roman, *Femmes aux temps des carnassiers* (2015) raconte, à partir de faits vécus, l’histoire de trois femmes liées par une même nuit d’horreur pendant le régime dictatorial de François Duvalier, qui a pris le pouvoir à Haïti en 1957. Au-delà de ces trois femmes, il y a l’histoire d’autres femmes, tantes et amies. Des femmes fortes et courageuses qui se tiennent debout dans une société où la liberté d’expression est abolie et où la milice privée de Papa Doc se livre à de terribles exactions sur la population civile. Formés par des spécialistes de la CIA, ceux qu’on appelle les « carnassiers » intimident, agressent, pillent et violent sans impunité. Les choix éditoriaux de Marie-Célie Agnant s’inscrivent également dans une dynamique transnationale et transculturelle : ses livres sont publiés dans trois pays francophones : au Québec (Mémoire d’encrier, Les [173] Éditions du remue-ménage, Hurtubise HMH), en France (Vents d’ailleurs) et en Haïti (Éditions Mémoire).

L’œuvre d’Agnant attire beaucoup d’attention critique, nombre d’études se penchant notamment sur la question de l’oralité, du trauma, de la mémoire du corps, du silence et de la mythologie de la Caraïbe (Adamowicz-Hariasz, Duff, Selao). Nous explorons, en revanche, le croisement et l’alternance entre le passé et le présent, l’ici et l’ailleurs, le pays d’origine et le pays d’accueil, qui marquent non seulement la trajectoire de l’auteure, mais aussi celle de ses personnages. Notre approche s’appuie sur les stratégies d’écriture qui mettent en lumière la portée historique et ontologique de l’existence transnationale et transculturelle. Il s’agit de démontrer comment, dans *Le Livre d’Emma*, se décline une poétique de la traversée des frontières à partir de quatre axes : le temps, l’espace, la narration et la langue.

Le Livre d’Emma : croisements spatio-temporels

Sur fond d’histoire d’Haïti, depuis le temps des premiers esclaves jusqu’à présent, *Le Livre d’Emma* relate, dans un récit mythique, l’histoire des « femmes à la peau bleue » dont est issue Emma, le personnage principal. La vie d’Emma, internée dans un hôpital psychiatrique à Montréal, accusée du meurtre de sa fille de quatre ans, remonte à la génération de ses aïeules pour déterrer l’histoire traumatique des siècles d’esclavage dans les Amériques et en nommer les retombées contemporaines. Recueillie à l’adolescence par Mattie, une femme vivant dans un village traditionnel haïtien, Emma apprend de celle-ci l’histoire des femmes de sa lignée depuis le départ de la Guinée de Kilima, sa première ancêtre haïtienne. Parallèlement, le récit met aussi en scène le récit migratoire d’Emma qui vit maintenant à Montréal. Il présente enfin la relation entre Emma et Flore, une femme québécoise originaire d’Haïti, qui est embauchée par le docteur MacLeod comme interprète. Emma retransmet à Flore son long récit des origines afin qu’il survive pour les générations futures. La critique Christiane Ndiaye souligne : « […] ce récit est issu d’une transmission orale et ne sera fixé dans un texte écrit qu’après plusieurs générations. Récit des origines, il servira à guider les générations futures » (p. 59). Flore doit donc apprendre d’abord le langage oral qu’Emma a elle-même appris de celles qui ont vécu auparavant, particulièrement de [174] Mattie, qui lui a transmis cette parole lors des rituels simples du quotidien : « Comme elle tresse les cheveux de l’enfant, Mattie tresse son récit, dans une ambiance de communion où l’art du verbal naît de l’intimité des corps » (*LE*, p. 61).

La trame du *Livre d’Emma* émerge d’une suite de ruptures. Par sa thématique, le roman s’ancre dans l’espace transculturel créé par les mouvements migratoires des Haïtiens vers le Québec pour échapper à la dictature des Duvalier. À travers divers personnages, l’espace haïtien, divisé et dilaté, croise et transforme l’espace québécois qu’il rejoint. Dans *Le Livre d’Emma*, on assiste à une oscillation permanente entre Haïti et le Québec, qui, à une première lecture, produit une opposition culturelle et sémantique. Cela signifie que les deux espaces représentent des valeurs quasi antithétiques, illustrant métaphoriquement l’enfer et le paradis. Montréal est associé au froid de l’hiver nordique et à la rigidité émotionnelle, à des lieux confinés (appartement, immeuble, hôpital, café), à l’environnement construit, aseptisé et exigu, à la solitude :

Courtois, il [le docteur québécois] s’adressait aux gens avec une sorte de calme qui conférait à son visage l’immobilité froide de la pierre. […] Dans le silence de la chambre, la voix du docteur MacLeod semble se cogner aux murs, aux montants de métal du lit, aux vitres épaisses des fenêtres. (*LE*,  p. 9-10)

Les flocons brillent sur le trottoir et se pressent en boules compactes sur les haies de genévriers, malmenées et raidies par le froid. Tout en marchant, je fais le compte et le décompte des femmes de mon entourage, et je découvre avec une certaine angoisse qu’elles passent souvent seules une grande partie de leur vie. (*LE*, p. 46)

Par contre, Haïti se présente sous le signe de la nature, du désir, de la communauté et de la mémoire : « Tout comme Tonnerre, je parcourais les plaines, pénétrais dans les grottes, escaladais les montagnes, j’explorais avec elle les contours sinueux des êtres » (*LE*, p. 108). Ou encore : « Je bats les buissons, franchis le lit des rivières, j’escalade les collines, cueille des orchidées sauvages que je rêve d’offrir à Fifie, mais que je piétine avant d’arriver à la maison » (*LE*, p. 79).

[175]

Ce qui apparaît au premier regard comme une lecture conventionnelle se révèle plus complexe au fil du texte, car les multiples personnages du roman et leurs perspectives empêchent le lecteur de cristalliser une hiérarchie. Au lieu de connoter un espace positivement et l’autre négativement et de nourrir des clichés, Agnant crée des représentations plus nuancées. Les voix narratives perçoivent l’espace de manière différente et articulent des opinions divergentes, de sorte que Montréal devient aussi un lieu de sécurité, un refuge, et illustre une seconde vie possible : « Ici, nous avons les moyens d’être indépendantes, mais là-bas qui aurait pensé à nous ? » (*LE*, p. 116). En dépit du climat rude, des défis du quotidien et de l’indifférence des habitants, la ville du Nord se transforme en nouveau chez-soi pour les personnages immigrés. En revanche, vu du Québec, l’espace d’Haïti, n’incarne pas automatiquement le paradis. Au contraire, il est décrit comme une terre marquée par la cruauté de l’histoire et le désespoir de son peuple : « C’est à cause du sang que le pays lui-même est mort. Il est mort asphyxié et il est en train de pourrir » (*LE*, p. 26). En effet, les protagonistes doivent faire des efforts importants pour se créer leur place au Québec et en Haïti. Flore évoque, à plusieurs reprises, la solitude des femmes dans la grande ville, le fait que les Québécois la perçoivent toujours comme différente ainsi que les conditions difficiles que vivent Emma et sa mère en Haïti. Après tout, ce qui finit par l’emporter c’est « la métamorphose », cette importante transformation de l’être dont parle Maximilien Laroche, qui constitue l’essence d’une seconde chance dans les Amériques :

Amérique, terre des métamorphoses ! Par le rêve des hommes ou la force des choses et de l’Histoire, cet espace est destiné à voir les hommes venus d’outre-mer se métamorphoser. […] Pour se métamorphoser donc, et non pas simplement en acquérant des objets : de l’or, des terres, mais en changeant d’être. (« Américanité et Amérique », p. 98)

*Le Livre d’Emma* explore également le thème de la mémoire transmise par les femmes à travers l’espace et le temps, de Kilima à Rose, Mattie, Emma et enfin à Flore. Malgré les ruptures à la fois géographiques et historiques, s’entrecroisent le passé et le présent, l’Afrique, Haïti et le Québec dans un imaginaire de solidarité et de partage transgénérationnel. L’identité des femmes noires est inextricablement liée au passé violent du colonialisme, un passé qui a [176] longtemps été écarté et qui demeure un sujet tabou. Dans une entrevue, Agnant souligne :

[…] la période d’esclavage dans les romans haïtiens – contrairement aux Antilles françaises – est tout à fait [absente], sinon [refoulée]. C’est une période taboue. Au fait, on peut toujours prétendre que Haïti a tant d’autres problèmes immédiats, urgents. La littérature se cantonne sans doute plus dans le ludique ou dans l’urgent, dans le politiquement immédiat, le quotidien. […] Pour moi, il est important non pas de cultiver cette mémoire, mais d’utiliser l’éclairage qu’elle nous transmet. C’est ce que j’ai voulu faire dans *Le Livre d’Emma*: comprendre le présent d’Emma à partir de son passé. (Jurney, p. 388)

Jean-Marc Moura évoque l’impossibilité pour les ex-colonisés de rompre avec ce passé violent d’esclavage. L’identité postcoloniale s’est construite autour de cet héritage d’humiliation, d’aliénation et de souffrances. Moura note que « nous sommes les produits de cette époque plutôt que les successeurs nettement séparés d’elle » (p. 3). Dans *Le Livre d’Emma*, Mattie insiste sur le caractère irréparable de la violence et du trauma : « J’essaie parfois de me consoler en me disant que cette époque était un accident […]. Mais un accident, soit on s’en tire, soit on en meurt. Nous n’en sommes pas mortes, c’est la vérité, mais nous voilà à jamais éclopées » (*LE*, p. 135).

Pensons un instant à l’espace physique et symbolique du « livre » dans *Le Livre d’Emma.* Ce livre est un véritable livre d’histoire qui raconte l’existence des femmes noires, contrairement aux livres d’Histoire écrits par les Blancs. Emma accuse Flore d’être une assimilée parce qu’elle ne questionne pas l’Histoire qui lui a été enseignée : « Tu dois tout avoir appris dans ces livres qu’ils ont eux-mêmes écrits pour te conter ta propre histoire » (*LE,* p. 22). Pour Emma, les livres des Blancs ne fournissent aucune information sur « la vérité » de la condition de la femme noire : « J’ai fouillé dans les grands livres. J’ai tant cherché, Flore, si tu savais tout ce que j’ai pu lire. Des années entières, j’ai cherché, pour découvrir la source de l’horreur de cette haine. Les livres me rendaient folles, crois-moi » (*LE*, p. 117). Ainsi, *Le Livre d’Emma* catalyse une quête des origines, les origines du malheur des femmes noires.

[177]

Le Livre d’Emma : récits et langue

Du point de vue narratologique, il est à noter que la mise en scène de la traversée d’un pays à l’autre influe sur la structure narrative du *Livre d’Emma.* À l’instar de la dichotomie qui oppose le pays d’accueil et le pays natal sur les plans symbolique et sémantique au début du roman, s’établit aussi une dualité dans la narration. Le livre commence par placer Montréal en tant qu’espace principal, celui du présent, le lieu où se tisse le récit de Flore, alors qu’Haïti ne représente qu’un espace secondaire, celui du passé, animé par les métarécits d’Emma. Or, cette « hiérarchie » narratologique s’estompe au fil des pages. La prolifération des métarécits de plus en plus longs et remplis de détails, remontant à l’ancêtre Kilima, catalyse une dynamique qui relègue le récit premier à l’arrière-plan. En outre, la narration s’étend au-delà de la chambre exiguë d’hôpital à Montréal en l’ouvrant au plein air et aux différents territoires de la Caraïbe et de l’Atlantique noir.

Emma déplie ses récits dans Haïti de différentes époques et partage ses opinions sur l’esclavage, le marronnage, les plantations, la situation des femmes, la transmission d’histoires et de coutumes entre les générations. Elle raconte la capture de son ancêtre Kilima en Afrique et rapporte ses études en France, plus particulièrement à Bordeaux où elle a préparé une thèse que le jury a finalement rejetée. Au fur et à mesure que les récits d’Emma s’enchevêtrent avec ceux de Flore et suspendent ces derniers, on assiste au croisement des espaces haïtiens et québécois. La différence entre espace principal et espace secondaire se dissout, car l’alternance des voix brouille les frontières marquées au départ. Simultanément, la narration progresse d’un état de fragmentation à une impression de cohérence, de continuum. La parole révoltée d’Emma et ses multiples récits morcelés font figure d’autant de pièces d’un puzzle qui se mettent en place petit à petit. C’est le rôle de Flore, l’interprète à la recherche de la vérité sur le meurtre de l’enfant d’Emma, d’imposer un ordre et de créer des liens susceptibles de dévoiler un sens. En fait, plus la narration avance, plus elle gagne en profondeur et en densité, puisque le récit de Flore donne lieu à celui d’Emma, qui, pour sa part, convoque le récit de Mattie, qui raconte la vie de Kilima. La dilatation du temps et de l’espace anime non seulement l’intrigue, mais également la structure narrative.

En tuant sa fille, Emma rappelle le geste meurtrier de la femme [178] esclave qui a enlevé la vie à ses enfants afin de leur épargner une vie de soumission et de misère, évoqué dans *Le Livre d’Emma*: « Ces gestes qu’elles faisaient pour mettre leurs enfants à l’abri des garrots qui les étouffaient dans les cales des négriers et dans les champs de canne » (p. 136-137). Le topos de la mère qui tue son enfant remonte à l’Antiquité. La tragédie de Médée, telle qu’elle est racontée par Euripide, est celle d’une femme abandonnée qui se venge de son époux en tuant leurs enfants pour ensuite partir commencer une nouvelle vie. Pour les Amériques, Zilá Bernd, dans son article « Le nouveau-né : mythe et contre-mythe dans les littératures des Amériques », montre comment l’infanticide de Médée fait figure de transgression de la soumission de la femme en faisant éclater « l’utopie » du mâle tout puissant. Dans *Médée protéiforme*, Marie Carrière souligne que, par une reprise transculturelle de Médée, l’infanticide qu’aurait commis Emma, la transforme en une « Médée postcoloniale ». Carrière note qu’« un tel recours à l’hégémonie d’un grand récit occidental […] peut paraître contreproductif » (p. 142), toutefois, il met bien en lumière les aspects du mythe de Médée qui résonnent dans un contexte postcolonial, notamment sa différence en tant que femme étrangère (Colchide vivait parmi les Grecs). Emma n’en représente pas moins une étrangère, et de ce fait une « figure postcoloniale », dans la mesure où la reprise d’un mythe ou d’une légende pour l’investir de nouvelles significations est une stratégie postcoloniale importante. Jean-Marc Moura a souligné la nature fondamentalement transgressive et contestataire d’une écriture qui se propose de remettre en question, voire de déconstruire les codes européens. De même, pour le contexte des Amériques, Patrick Imbert, dans *Les histoires qui nous sont racontées*, souligne le rôle marquant des récits dans le renversement des rapports de pouvoir historique et dans l’accompagnement de l’individu vers une réactualisation de l’identité et des liens avec les autres :

[…] la réappropriation de la mémoire des victimes face à l’histoire officielle qui exclut se joint à une réévaluation des rapports de pouvoir dans une relation individu/groupe nouvelle affirmant, d’une part, que le groupe dominé a des droits et, d’autre part, que l’individu s’appartient. (p. 1)

Si Emma incarne une longue histoire de domination et de résistance, elle peut être vue aussi comme une figure qui réapproprie sa [179] mémoire et celle de ses ancêtres afin de subvertir l’héritage colonial et d’accéder à une identité renouvelée. La « peau à l’envers » de Flore et celle « presque bleue » d’Emma soulignent le fait que les deux femmes, malgré leur héritage culturel partagé, ont vécu des réalités bien distinctes l’une de l’autre. Par ailleurs, l’évolution du rapport entre Emma et Flore en dit long sur ce que représente cette histoire dans le contexte contemporain de la migration : répugnance et peur deviennent fascination, ce qui petit à petit se transforme en désir de protéger. Le rapport au départ tendu entre les deux femmes se métamorphose en affection. Au début, Emma est ouvertement hostile envers Flore, comme si elle pouvait voir, de son regard perçant, un manque dont Flore n’était même pas consciente. Emma saisit l’état d’innocence et d’ignorance de son interlocutrice en matière d’histoire(s) : « Ignorante, va ! […] Tu ne sais rien de la vraie histoire » (*LE*, p. 22). Pour la première fois, Flore se voit poussée à réfléchir à son rapport avec son propre corps :

Je me sens prise au piège et je dois m’avouer que je ne connais pas les vraies réponses, puisque je ne me suis jamais posé les vraies questions. Croyant sans doute que les questions non formulées n’existent pas, je me contente de m’entendre dire assez souvent, je dois en convenir, que j’ai la couleur de peau rêvée, juste à point, ni trop pâle, ni trop foncée. C’est comme cela qu’on nous aime. Comme le miel, clament certains, comme un rayon de soleil, pareilles au beau pain belge, juste à point […]. J’accueillais ces paroles avec, quelquefois, une moue de coquetterie ou un brin d’agacement […]. (*LE*, p. 36)

Il est évident qu’une connaissance en germe se développe et pousse sous la tutelle d’Emma, qui nourrit la conscience de son interlocutrice. Flore commence ainsi à « s’appartenir », pour reprendre Imbert, et à devenir un sujet autonome.

Enfin, il convient de nous pencher brièvement sur la fonction de la langue dans *Le Livre d’Emma*, car la dynamique transculturelle Haïti-Québec est illustrée ici par un jeu subtil entre le créole et le français. Emma, internée dans un hôpital psychiatrique de Montréal pour avoir tué son enfant, refuse de parler français et de communiquer par conséquent avec son médecin, le docteur MacLeod, qui essaie d’établir un diagnostic. Flore, l’interprète, est alors embauchée pour traduire les récits d’Emma livrés dans sa langue maternelle. Agnant ne révèle pas [180] les mots originels d’Emma dans le livre, ces mots nous parviennent à travers un filtre. Le roman écrit en français ne fait que sous-tendre l’emploi du créole par Emma et la narratrice. Convaincue que le médecin québécois a des préjugés au sujet d’Emma et qu’il ne comprendra pas sa peine et ses angoisses, Flore décide d’omettre des informations et de lui proposer une traduction infidèle. Elle dissimile une partie des propos d’Emma pour que le médecin ne parvienne pas à s’approprier l’histoire de sa patiente. Flore déforme les propos d’Emma à sa guise et finit par confronter la thèse de l’accusation. Flore avoue : « Je ne suis plus une simple interprète » (*LE,* p. 18) et poursuit :

Je me surprends alors à penser comme Emma, avec les mêmes mots : « Tu ne tireras rien de moi non plus, petit docteur. Pourquoi je devrais te faire confiance ? Ce n’est pas à moi de te fournir des armes. J’ai bien compris ton jeu. Tu fais semblant de vouloir aider Emma, mais tu travailles avec la police. » (*LE,* p. 63)

Alors que le médecin reçoit une traduction partielle de la part de Flore, nous, lecteurs et lectrices, avons accès à toutes les paroles d’Emma en français. Il est intéressant de noter que dans le roman s’entrecroisent trois versions du récit d’Emma, deux implicites (l’original en créole et la traduction pour le médecin) et une explicite (la traduction livrée aux lecteurs, lectrices). Sous cet angle, l’enjeu de la langue, voire le processus de traduction, dépasse la fiction proprement dite pour rejoindre le monde extratextuel du lectorat.

Conclusion

Par le biais d’Emma et de son rapport avec Flore, Marie-Célie Agnant nous livre un roman qui traverse les frontières nationales et ouvre sur la réalité contemporaine de la migration. Dans *Le Livre d’Emma* s’opère une mise en relation des espaces socioculturels québécois et haïtien. Le déplacement des personnages vers le Québec permet d’explorer les routes migratoires à l’intérieur des Amériques et contribue à l’expansion autant thématique que spatiale du champ littéraire caribéen vers d’autres horizons. La mobilité et le déploiement d’histoires à portée transculturelle – comme celles d’Emma et de son aïeule, Kilima – font de ces figures féminines des forces qui participent au processus de transformation des paysages littéraire et social du pays [181] d’accueil et du pays natal. Les histoires d’Emma et de Kilima rejoignent ainsi la conception de Maximilien Laroche pour qui les Amériques incarnent une terre de recommencement et de syncrétisme entre trois cultures : amérindienne, européenne et africaine. Laroche souligne que l’homme/la femme américaine est « venu[e] d’outre-mer et a dû rompre avec sa civilisation originelle. Un homme [une femme] qui a dû recommencer son histoire donc et qui, dans ses œuvres d’imagination, ses œuvres littéraires notamment, s’efforce de découvrir le sens de recommencement » (*Le miracle et la métamorphose*, p*.* 231). Pourtant, *Le Livre d’Emma* met en lumière une communauté transnationale quelque peu hermétique, dont les interactions avec les gens du pays d’accueil sont rares. Il nous conduit à réfléchir aux paradoxes de l’exil, à la tendance de se replier sur soi face à l’instabilité, au doute et à l’insécurité. Malgré tout, ce roman nous apprend également que la situation de l’entre-deux, aussi déstabilisante qu’elle soit, peut conduire à une métamorphose bénéfique, au dépassement personnel et à la possibilité d’appartenances multiples.

Enfin, il convient de noter que le paradigme transculturel/transnational chez Marie-Célie Agnant façonne son imaginaire et sa parole. Il se manifeste non seulement sur le plan thématique, mais influe sur la structure du texte, sa narration et sa langue. C’est précisément à la croisée entre cultures, histoires et générations, entre référentiel et fictionnel, entre expérience individuelle et expérience collective que se tisse *Le Livre d’Emma.*

Références bibliographiques :

Adamowicz-Hariasz, Maria. « Le Trauma et le témoignage dans *Le Livre d’Emma* de Marie-Célie Agnant », *Symposium : A Quarterly in Modern Literatures* 64-3(2010), p. 149-168.

Agnant, Marie-Célie. *Femmes au temps des carnassiers*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2015.

Agnant, Marie-Célie. *La dot de Sara*. Montréal, Éditions du remue-ménage, 1995.

Agnant, Marie-Célie. *Le Livre d’Emma*, Montréal/Port-au-Prince, Les Éditions du remue-ménage/Éditions Mémoire, 2001.

[182]

Appadurai, Arjun. *Après le colonialisme, Les conséquences de la globalisation* [*Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization,* 1996], traduit de l’anglais par Françoise Bouillot. Paris, Payot, 2001.

Basch, Linda, Nina Glick Schiller et Cristina Szanton Blanc, « Transnational Projects : A New Perspective », dans Linda Basch, Nina Glick Schiller et Cristina Szanton Blanc (ed.), *Nations Unbound : Transnational Projects, Postcolonial Predicaments, and Deterritorialized Nation-States*, Langhorne, Gordon and Bremytach, 1994, p. 1-20.

Bernd, Zilá. « Le nouveau-né : mythe et contre-mythe dans les littératures des Amériques », dans Gérard Bouchard et Bernard Andrès (dir.), *Mythes et sociétés des Amériques*, Montréal, Éditions Québec Amérique inc., 2007, p. 23-47.

Boucher, Colette. « Québec-Haïti. Littérature transculturelle et souffle d’oralité : une entrevue avec Marie-Célie Agnant », *Ethnologies*,27(1), 2005, p. 195-221, [<https://doi.org/10.7202/014027ar>], consulté le 2 décembre 2020.

Carrière, Marie. *Médée protéiforme*, Ottawa, Presses de l’Université d’Ottawa, 2012.

Duff, Christine. « Ezili et Solitude à Montréal : mythologie des Amériques et expérience féminine dans *Le Livre d’Emma* de Marie-Célie Agnant ». *Voix et images*,44(3), 2019, p. 137-154.

Imbert, Patrick. *Les Histoires qui nous sont racontées. De l’exclusion par les causalités narratives au transculturel dans les littératures des Amériques*, Québec, Presses de l’Université Laval, 2020.

Jurney, Florence Ramond. « Entretien avec Marie-Célie Agnant », *The French Review*, 79(2), 2005, p. 384-394.

Laroche, Maximilien. « Américanité et Amérique », *Urgences* 34, décembre 1991, p. 88-99, [<http://classiques.uqac.ca/contemporains/laroche_maximilien/Americanite_et_Amerique/Americanite_et_Amerique.html>], consulté le 17 janvier 2022.

Laroche, Maximilien. « Du bon usage des écrivains qui viennent de loin ». *Tangence* 59, janvier 1999, p. 20-25, [<http://classiques.uqac.ca/contemporains/laroche_maximilien/Du_bon_usage_des_ecrivains/Du_bon_usage_des_ecrivains.html>], consulté le 17 janvier 2022.

[183]

Laroche, Maximilien. [*Le Miracle et la métamorphose : Essais sur les littératures du Québec et d’Haïti*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/laroche_maximilien/miracle_et_metamorphose/miracle_et_metamorphose.html)*,* Montréal, Éditions du jour, 1970.

Levitt, Peggy and Mary C. Waters. « Introduction », in Peggy Levitt and Mary C. Waters(eds.), *The Changing Face of Home* *: The Transnational Lives of the Second Generation,* New York, Russel Sage Foundation, 2002, p. 1-30.

Moura, Jean-Marc. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

Nail, Thomas. *The Figure of the Migrant*,Stanford, Stanford University Press, 2015.

Ortiz, Fernando. *Cuban Counterpoint* *: Tobacco and Sugar,* translated from Spanish by Harriet de Onis, Durham, Duke University, 1989.

Quayson, Ato, et Girish Daswani (eds.). *A Companion to Diaspora and Transnationalism*,Chichester, Blackwell, 2013.

Selao, Ching. « Les mots/maux de l’exil/ex-île : Les romans de Marie-Célie Agnant », *Canadian Literature*, no 204, 2010, p. 11-25.

Spear, Thomas C., « Marie-Célie Agnant, 5 questions pour Île en île ». Entretien réalisé le 17 avril 2009, en ligne : [https://www.youtube.com/watch?v=IkwAXoRqEuQ], consulté le 29 novembre 2020.

Urry, John. *Mobilitie,* Polity, 2007.

[184]

[261]

D’Haïti aux trois Amériques.  
Hommage à Maximilien Laroche

NOTICES BIOGRAPHIQUES  
DES COLLABORATEURS  
ET COLLABORATRICES

(dans l’ordre alphabétique)

**Adina Balint** est professeure agrégée à l’Université de Winnipeg, au Canada. Ses recherches portent sur les littératures française et francophone du Canada. Son dernier livre, *Imaginaires et représentations littéraires de la mobilité*,est paru en 2020 chez Peter Lang. Elle se consacre actuellement au projet de recherche « Poétique et enjeux du quotidien dans la littérature contemporaine au Québec et en France » (Conseil de recherches en sciences humaines du Canada).

Fin du texte

1. Agnant, Marie-Célie. *Le Livre d’Emma*. Montréal/Port-au-Prince, Les Éditions du remue-ménage/Éditions Mémoire, 2001. Les citations empruntées à ce roman seront identifiées dans le corps du texte par le sigle *LE*, suvi de la pagination. [↑](#footnote-ref-1)